

*quand nous serions arrivés* HIER ; mais on ne dirait pas bien : *quand nous serions HIER arrivés.* (Le Dict. crit. de Féraud.)

REMARQUE. — On place toujours après le verbe les adverbess composés, ainsi que ceux qui ont ou qui peuvent avoir un régime. On dit : « Celui qui juge à la hâte juge assez *ordinairement* mal. » — « Votre frère a posé de faux principes, et s'est trompé pour avoir « raisonné *conséquemment* à ses principes. » On ne dirait pas bien : *pour avoir CONSÉQUEMMENT raisonné à ses principes.*

(Wailly, page 325. — Lévizac, page 205.)

Cependant nous pensons qu'on pourrait dire, sans que cela fût une faute : « Assez *ordinairement* celui qui juge à la hâte juge mal. »

On place encore après le verbe les adverbess qui marquent le temps d'une manière relative; on dit : « Quand on a des défauts, il vaut « encore mieux s'en corriger *tard* que de ne s'en corriger *jamais.* »

(Mêmes autorités.)

Les adverbess d'ordre et d'arrangement, de même que ceux qui marquent le temps d'une manière fixe, se mettent avant ou après le verbe : « Il fait *aujourd'hui* beau temps, il pleuvra *demain.* » — « *Aujourd'hui* il fait beau temps, *demain* il pleuvra. » (Mêmes autorités.)

On doit placer avant le verbe les adverbess *comment*, *où*, *combien*, *quand*, *pourquoi* : « Où la haine domine, la vérité fait naufrage. » — « *Comment* voulez-vous qu'on vous aide, vous qui dans la pros- « périté n'avez aidé personne? » — « *Pourquoi* s'enorgueilliraient-on « de sa naissance puisqu'elle est un pur effet du hasard? »

(Mêmes autorités.)

A l'égard des adverbess *bien*, *mal*, *mieux*, *pis*, etc., tous adverbess de quantité, leur place est tantôt arbitraire et tantôt elle ne l'est pas.

Elle est arbitraire quand ils sont employés avec l'*infinitif d'un verbe*, car dans la rigueur de la Grammaire on peut dire également : « *Bien* faire son devoir. » — « Faire *bien* son devoir, etc. » Mais quand les mêmes adverbess sont employés avec les temps simples des verbes, alors ils ne peuvent plus être mis qu'après le verbe : « Vous « fites *bien*, il fit *mal*; faites *mieux*, il fera *pis*; » et avec les temps composés, ils se placent entre l'auxiliaire et le participe : « Vous « avez *mal* fait. » — « J'ai été *bien* reçu. » — « Je l'ai *mal* reçu. »

Enfin l'adverbe se place ordinairement avant l'adjectif qu'il modifie : « Elle s'est montrée *fort* aimable. » — « *Trop* ambitieux, *trop* « aveugle ministre. » (LAVEAUX et LÉVIZAC.)

Si, au lieu de se servir d'adverbess simples, on veut se servir d'adverbess composés, ou de façons de parler adverbiales, alors c'est ordi-

nairement après l'adjectif et après le participe que l'on place ces sortes d'adverbess : « Il est heureux *au dernier point.* »

On ne prétend pas que ce que l'on vient de dire ici comprenne tout ce qui peut appartenir à la manière dont il faut placer les adverbess dans le discours ordinaire; car la place de la plupart est si peu réglée par l'usage que, comme il ne leur en a déterminé précisément aucune, c'est la justesse et la délicatesse de l'oreille de celui qui les emploie qui doit décider de la place qui leur convient.

## ARTICLE VI.

### OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI DE PLUSIEURS ADVERBES.

#### ALENTOUR.

Voyez au chapitre des prépositions, p. 791, ce que nous disons sur cet adverbe.

#### AUJOURD'HUI.

Cet adverbe de temps signifie le jour où l'on est; Girard voudrait que l'on écrivit *aujourd'hui*; mais l'usage et tous les Grammairiens sont pour que l'on écrive *aujourd'hui* avec une apostrophe entre le *d* et l'*h*, parce que ce mot veut dire *au jour de hui*.

#### JUSQU'AUJOURD'HUI, JUSQU'A AUJOURD'HUI.

Sur la question de savoir si l'on doit écrire *jusqu'aujourd'hui* ou *jusqu'à aujourd'hui*, Th. Corneille sur la 514<sup>e</sup> Remarque de *Faugelas* pense que *aujourd'hui* étant regardé comme un seul mot (attendu que pour marquer que c'est aujourd'hui que je dois répondre sur une assignation qui m'a été donnée, je suis obligé de dire *je suis assigné à aujourd'hui*), on doit écrire *jusqu'à aujourd'hui*, ou mieux encore *jusques à aujourd'hui*.

D'Olivet, dans sa 25<sup>e</sup> Remarque sur *Racine*, est d'avis qu'il faut écrire *jusqu'à aujourd'hui*, comme on écrit *jusqu'à hier*, *jusqu'à demain*; mais il trouve juste de permettre aux poètes *jusqu'aujourd'hui*; sans quoi ils ne pourraient jamais employer cette expression à cause de l'hiatus.

Wailly se décide pour *jusqu'aujourd'hui*, et la raison qu'il en donne est que, comme on ne saurait dire *jusqu'à ici*, *jusqu'à là*, *jusqu'à auprès de Rouen*, on ne doit pas plus dire *jusqu'à aujourd'hui*; mais Féraud fait observer que l'Académie cite pour le sentiment contraire

des exemples plus analogues. *jusqu'à hier, jusqu'à demain*; et il croit qu'une meilleure raison en faveur de *jusqu'aujourd'hui*, c'est que l'article contracté est déjà renfermé dans ce mot *au jour d'hui* (à le jour de hui), et qu'alors il n'y a pas nécessité de le répéter.

Enfin, l'Académie, dans son *Dictionnaire*, édition de 1835, a adopté les deux expressions; en effet, ces deux manières de s'exprimer ont l'usage pour elles.

## AUPARAVANT.

La véritable manière d'employer ce mot c'est d'en faire un adjectif marquant priorité de temps, comme dans cet exemple : « Alexandre donna à Porus un royaume plus grand que celui qu'il avait *auparavant*. »

Ceux qui parlent et qui écrivent le mieux ne s'en servent jamais que de cette façon; mais ceux qui négligent la pureté du langage font de cet adjectif une préposition; et au lieu de dire : « *Avant que* de parler il faut réfléchir; » — « J'arrivai *avani* lui; » ils disent : « *Auparavant que* de parler il faut réfléchir. » — « J'arrivai *auparavant* lui. » Cette façon de parler blesse tellement les oreilles délicates, qu'il n'y en a point qui n'en soient choquées.

(Th. Corneille, sur la 448<sup>e</sup> Rem. de *Vaugelas*. — Menage, chap. 333. — Restant, pages 407 et 433. — Wailly, page 206. — M. Lemare, page 175, et d'autres Grammairiens modernes.)

## AUSSI, SI, AUTANT, TANT.

*Si* et *aussi* se joignent aux adjectifs, aux participes et aux adjectifs : « Le monde est *si* corrompu, que l'on acquiert la réputation « d'homme de bien seulement en ne faisant pas de mal. » (DE LÉVIS, *Pensée V.*) — « Le plaisir de l'étude est un plaisir *aussi* tranquille « que celui des autres passions est inquiet. » (GIRARD.)

*Tant* et *autant* accompagnent les substantifs et les verbes à tout autre temps que les participes passés : « Le mauvais exemple nuit « *autant* à la santé de l'âme que l'air contagieux à la santé du corps. » (MARMONTEL.)

De tant de passions que nourrit notre cœur,  
Apprenez qu'il n'en est pas une  
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,  
Le repentir ou l'infortune.

(Madame Deshoulières, parlant du jeu.)

(Le P. Buffier, nos 695 et 729. — Wailly, page 293. — Domergue, page 117. — Girard, page 159, t. II.)

On peut néanmoins employer *autant* au lieu de *aussi*, avec deux adjectifs séparés seulement par *que*; et par exemple on pourra dire : « Il est modeste *autant* qu'instruit. Cette qualité est estimable *autant* que rare; » de même que : « Il est *aussi* modeste qu'instruit; « cette qualité est *aussi* estimable que rare. »

(Lévizac, page 201, t. II. — Sicard, page 261, t. II. — Boinvilliers, page 370.)

On observera que lorsque l'on emploie *aussi* il se place avant l'adjectif, et le *que* qui en dépend se place après; au lieu que lorsqu'on se sert d'*autant*, il est toujours suivi immédiatement de *que*, et ils se placent tous deux après le premier adjectif : les exemples qu'on vient de lire confirment cet usage.

On observera encore qu'après la conjonction *que*, qui est placée après *aussi* et autres adjectifs, tels que *plus*, *moins*, suivis d'un adjectif, il faut faire précéder le verbe de *le* : « Elle n'est pas *aussi* douce « qu'elle *le* semblait. » — « Il est *plus* instruit qu'on n'en avait dit. » Ainsi Rollin, qui a dit : « Une place *aussi* forte qu'était Corinthe, » aurait dû dire, *QUE L'était Corinthe*.

De même, M. Collin, au lieu de dire : « Pouvait-il être recevable à « tenter une action *aussi* rigoureuse qu'est une saisie? » devait dire : *QUE L'est une saisie*.

(Le Dict. crit. de Féraud.)

*Si* s'emploie dans les propositions négatives, et *aussi* dans les propositions affirmatives.

Néanmoins, *si* peut être employé dans les propositions affirmatives quand il signifie *tellement* : « Il est devenu tout à coup *si* gros et *si* « gras, qu'il est à craindre qu'on ne le trouve un jour étouffé dans « son lit. » (L'Académie.) — « Les gens riches sont-ils *si* heureux? »

(Le P. Buffier, no 695, et le Dict. de l'Académie.)

*Autant* sert à énoncer une comparaison : « J'aime Horace *autant* « que je l'admire. » (Le P. BUFFIER.)

Mais lorsqu'on ne veut qu'exprimer le nombre, sans énoncer aucune comparaison, il faut se servir de *tant* et non de *autant* : « Cette « tragédie offre *tant* de beautés, ou un *si* grand nombre de beautés, « que je l'aurais crue de Racine. » (Fabre, p. 282, et M. Boinvilliers, p. 370.)

L'usage a fixé l'emploi de l'adjectif *aussi* aux seules propositions affirmatives où il y a comparaison, soit entre deux sujets, soit entre deux qualifications ou modifications, pour en exprimer l'égalité. « Horace est *aussi* enjoué que solide. » (Le P. BUFFIER. — « Aristide « était *aussi* vaillant que juste. » (GIRARD, page 159, t. II.)

Toutefois, lorsque dans les propositions affirmatives il n'est ques-

tion d'aucune comparaison d'égalité entre deux choses différentes, mais seulement de marquer par quelque circonstance le degré d'augmentation ou de modification qu'on attribue au sujet, c'est à l'adverbe *si* à y figurer : « L'amitié est une chose *si* précieuse, qu'il ne « faut pas la prodiguer. » (SCUDÉRY.)

(Girard, page 159, — Wailly, page 294.)

Si la proposition est négative, Girard prétend que, même dans le cas de la comparaison, il faut employer *si* : « Personne ne vous a « servi *si* utilement que je l'ai fait; » cependant il y a bien des écrivains qui emploient alors presque indifféremment *si* ou *aussi* : « Il « ne sera pas *aussi* constant qu'il le dit. » — « Il ne sera pas *si* constant qu'il le dit; » et, en effet, la négation donne à la phrase une force exclusive qui semble demander dans ce cas un adverbe d'extension; la phrase d'ailleurs renferme une comparaison.

Au surplus, dit Demandre, c'est à la justesse de l'esprit à décider, dans les circonstances particulières, laquelle doit l'emporter, et par conséquent s'il faut employer *si* ou *aussi*.

Les adverbes *aussi*, *si*, *autant*, *tant*, employés comme adverbes comparatifs, demandent *que* après eux, et jamais *comme*; on dira donc : « L'amour du prochain est de tous les sentiments le plus sage et le « plus utile; il est *aussi* nécessaire dans la société civile pour le « bonheur de notre vie, *que* dans le christianisme pour la félicité « éternelle. » (LA ROCHEFOUCAULD.) — « Vous me devez *autant* « que lui. »

Il est vrai que dans Malherbe, dans Amyot, dans Corneille et dans Molière, on trouve une infinité d'exemples où *comme* est employé au lieu de *que*; mais c'était le langage du temps où ils écrivaient.

*Aussi*, dans le sens de *également*, *pareillement*, entre dans les propositions affirmatives : « Il a montré *aussi* un grand courage. » Au lieu de l'adverbe *aussi*, on fait usage de *non plus* dans les propositions négatives : « Il n'a pas montré *non plus* un grand courage. » C'est donc à tort qu'un écrivain moderne a dit : « La patrie n'a pas *aussi* à « regretter sa perte. » Il faut : *n'a pas NON PLUS à regretter*, etc.

(Ménage, ch. 234. — Th. Corneille, sur la 73<sup>e</sup> et la 522<sup>e</sup> Rem. de Vauvélas. — L'Académie, pages 76 et 264 de ses Observations. — Wailly, page 293. — Et Sicard, page 262, t. II.)

## BIEN, BEAUCOUP.

On fait sur ce sujet *bien* des récits bizarres; Il s'en faut défier, les esprits sont fort rares. (M. Andrieux, les Etourdis, III, 4.)

« Un repentir efface souvent *bien* « des péchés. » (Bossuet.)

On hasarde de perdre en voulant trop gagner. Bien des gens y sont pris.... (La Fontaine, le Héron.)

« On fait *bien* du bruit ! holà ! oh ! « qu'on se taise ! »

« On fait sur ce sujet (sur les reve- « nants) *beaucoup* de récits bizarres. » (M. Lemare.)

« *Beaucoup* de gens y sont pris. » (Le même.)

On fait *beaucoup* de bruit, et puis on se [console; Sur les ailes du temps la tristesse s'envole. (La Fontaine, la jeune Veuve.)

*Bien* et *beaucoup*, substitués l'un à l'autre dans ces phrases et autres semblables, donnent à peu près le même résultat. Mais il n'en faut pas conclure que réellement ils ont le même sens, et que si l'un est un nom de qualité, l'autre l'est aussi. Ils diffèrent essentiellement par l'étymologie, par le sens, par l'espèce, par l'emploi et par la syntaxe.

Par l'étymologie : *Bien* est une altération du latin *benè*, altéré lui-même de *bonè*, de *bonus*, et signifie *bonnement* ou d'une *bonne manière*, tandis que *beaucoup* vient de *bella copia* (d'où le français *copieux*), qui signifie *belle quantité* ou *abondance*.

Par le sens : Si j'entre dans un spectacle, et que j'y trouve, contre mon attente, une grande quantité de monde, je dirai : « Il y a *bien* « du monde ici, » et ce tour exprime une sorte d'étonnement. Je dirai, au contraire, « il y a *beaucoup* de monde, » si j'y arrive prévenu d'y trouver une grande affluence.

*Il a BEAUCOUP d'argent* signifie seulement une grande quantité : *Il a bien de l'argent* paraît de plus marquer la confiance avec laquelle on assure la chose, ou même la satisfaction que l'on aurait d'avoir la somme que possède la personne dont on parle; et il semble qu'un avare ou un envieux dirait d'un homme riche : « Il « a *bien* de l'argent; » lorsqu'un autre dirait : « Il a *beaucoup* « d'argent. »

*Bien* et *beaucoup* diffèrent aussi par l'espèce : l'un est adverbe de manière ou de qualité, c'est-à-dire, un mot qui n'a point de complément, et qui n'exerce dans la phrase aucune influence sur un mot suivant; l'autre est un adverbe, ou plutôt un nom, ou un substantif de quantité; aussi dit-on : « Le peu ou le beaucoup d'argent fait la

« plus grande différence qui paraisse exister parmi les hommes, » et l'on ne dirait pas *le bien* de l'argent, etc.

Enfin par la *syntaxe* : La syntaxe elle-même prouve que *bien* n'est point un adverbe de quantité; car, à ce titre, il serait suivi de la seule préposition sans déterminatif, et l'on dirait *bien de*, comme on dit *beaucoup de*, *peu de*. (M. Lemare, p. 651 de son *Cours anal.*)

### BEAUCOUP.

Ce mot, employé pour *plusieurs*, ne doit pas être mis tout seul. Il y faut ajouter *personnes* ou *gens*, ou quelque autre substantif, comme *beaucoup de personnes pensent; beaucoup d'hommes sont d'avis*.

(Vaugelas, 456<sup>e</sup> Rem. — Th. Corneille, sur cette Rem. — Wailly, page 379, et Féraud, au mot *Beaucoup*.)

Cependant *beaucoup* peut passer dans la conversation, et en poésie où l'on se permet des licences, sans qu'on ajoute le mot *personnes* ou *gens*, pourvu cependant qu'il serve de sujet au verbe.

*Beaucoup* en ont parlé, mais peu l'ont bien connue.

(Voltaire, la *Henriade*, chant II.)

Si dans ce cas *beaucoup* peut être employé seul, il est hors de doute qu'il ne peut l'être dans les cas obliques, et l'on ne doit pas dire : *C'est de l'avis de BEAUCOUP, j'ai entendu dire à BEAUCOUP*. Il faut nécessairement dire : « C'est de l'avis de *beaucoup* de personnes, etc. »

Mais on peut bien dire : « J'en connais *beaucoup* qui se persuadent, » parce que le pronom *en* qui est avant *beaucoup* fait sous-entendre *personnes*.

(Th. Corneille, sur la 456<sup>e</sup> Rem. de Vaugelas. — L'Académie, page 476 de ses *Observ.*, et ses *Décisions* recueillies par Tallement, page 42.)

*Beaucoup*, mis avant ou après le comparatif, sert à marquer une augmentation considérable; s'il est mis après, il doit toujours être précédé de la préposition *de* : « Vous êtes plus savant *de beaucoup*. » S'il est mis avant, on peut faire ou ne pas faire usage de la préposition *de*, et dire : *Vous êtes beaucoup plus savant que lui*, et *vous êtes de beaucoup plus savant que lui*; mais la seconde manière dit plus que la première.

(Le *Dict. de l'Académie*, au mot *Beaucoup*, et Marmontel, page 111.)

Enfin, s'il était question d'exprimer que *la quantité* qui devrait être dans un objet quelconque n'y est pas à beaucoup près, il fau-

drait dire, *il s'en faut DE BEAUCOUP* : « Vous croyez m'avoir tout rendu, il s'en faut *de beaucoup*. »

(L'Académie, au mot *Beaucoup*; Boiste et M. Laveaux, *Dict. des Diffic.*)

« Il s'en faut *de beaucoup* que la somme y soit. » (Mêmes autorités.) « Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut *de beaucoup*; mais tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun état chrétien. » (VOLTAIRE, *Hist. de l'Empire de Russie*, ch. II.)

Mais si l'on avait à spécifier une grande différence entre deux personnes ou deux choses, il faudrait faire usage de *il s'en faut beaucoup* : « Le cadet n'est pas si sage que l'ainé, il s'en faut *beaucoup*. » (L'Académie, au mot *beaucoup*.) — « Il s'en faut *beaucoup* que l'un soit du mérite de l'autre. » (Même autorité, au mot *Falloir*.) — « L'auteur n'est pas l'ami du comte Lally, il s'en faut *beaucoup*. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, ch. 34.) — « Il s'en faut *beaucoup* qu'il fût si à plaindre que moi. » (RACINE, *Lettre à M. Levasseur*.) — « Il s'en faut *beaucoup* cependant que Don Garcie soit une pièce indigne d'estime. » (M. AUGER, *Notice historiq. et Avis sur Don Garcie de Navarre*.) — « Il s'en faut *beaucoup* que nos commerçants nous donnent l'idée de cette vertu dont nous parlent nos missionnaires; on peut les consulter sur les brigandages des mandarins. » (MONTESQUIEU, de *l'Esprit des Loix*, ch. XXI.) — « Il s'en fallait *beaucoup*, avant Pierre le Grand, que la Russie fût aussi puissante. » — (VOLTAIRE, *Hist. de l'Emp. de Russie sous Pierre le Grand*.)

Voyez, page 843, l'emploi analogue du mot *guère*. Nous dirons plus loin dans quel cas il faut employer *ne* après *il s'en faut*.

### CI, LA.

L'adverbe de lieu *ci*, qui est l'abréviation de *ici*, sert à désigner l'endroit où est celui qui parle, ou du moins un lieu qui est proche de lui, ou bien encore une chose présente; il se met toujours à la suite d'un nom : *Ce temps-ci*. (L'Académie.) — « *Cette vie-ci* n'est qu'un songe. » (VOLTAIRE.)

De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,  
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

(Molière, *Sganarelle*, sc. dernière.)

Certaine fille un peu trop fière

Prétendait trouver un mari

Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,

Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.

(La Fontaine, la *Fille*, f. 129.)

Joint à des adjectifs ou à des adverbes, *ci* les précède ordinairement. — *Les témoins CI-présents.* — *CI-devant.* — *CI-après.*

Dans les épitaphes seulement, *ci* commence la phrase : *ci-gît*, etc. (L'Académie.)

Dans les livres de commerce, etc., il se met à la suite de l'article d'un compte pour marquer qu'on exprime en chiffres la somme qui est portée en toutes lettres.

Beaucoup de personnes font la faute de dire : *Cet homme ICI, ce moment ICI*; et du temps de Vaugelas, tout Paris disait : *cet homme-CI, ce temps-CI*; mais la plus grande partie de la cour disait : *cet homme ICI, ce temps ICI*, et Vaugelas lui-même était pour cette façon de parler. Aujourd'hui il n'y a plus de choix : la première est la seule bonne, l'autre n'est que dans la bouche du peuple.

(M. Auger, Comment. sur l'Étourdi, page 57, note 3. — Les Décisions de l'Académie, page 169. — Ses Observations, page 362. — Opuscules sur la langue française, page 236. — Le P. Bouhours, page 593 de ses Rem. — Et les Grammairiens modernes.)

*Ci* s'oppose quelquefois à l'adverbe *là*, qui alors se joint à un substantif pour faire voir que la chose dont on parle est éloignée : *Cet homme-CI, cet homme-LA.*

*Ci* marque l'objet le plus proche; *là* marque l'objet le plus éloigné.

(Restaut, page 117, et le Diction. de l'Acad.)

Page 843, nous parlerons de l'adverbe *ici* et de l'adverbe *là*.

### COMBIEN, QUE.

*Combien*, qui est un adverbe de quantité, ne peut pas modifier un mot précédé d'un des adverbes *bien, très, fort, extrêmement*; et ce serait mal s'exprimer que de dire, par exemple : « *Combien les grands sont extrêmement malheureux d'être presque toujours trompés!* » *Extrêmement* est de trop.

*Que*, mis pour *combien*, est assujéti à la même règle; ainsi Crébillon a fait une faute lorsqu'il a dit :

Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,

*Que* cet heureux instant me doit être bien doux!

(Électre, acte III, sc. 5.)

Il fallait : « *Que* cet heureux instant doit m'être doux! »

(Rem. gramm. et littér. de M. d'Arcq sur l'Électre de Crébillon.)

*Combien*, comme adverbe de quantité, prend ordinairement la préposition *de*; *combien de gens, combien de fois*. Cependant on l'emploie aussi absolument, par ellipse, quand le substantif sous-entendu peut aisément se suppléer : « *Combien avez-vous mis pour faire ce trajet?* » (Académie.) — « *Combien vaut cela?* »

c'est-à-dire, *combien de temps, combien d'argent*. Mais cet adverbe signifie aussi à quel point, et dans ce cas il doit tomber directement sur le verbe : « *Combien il m'est pénible de vous parler ainsi!* » (Académie.) Cependant on trouve dans Racine, *Esther*, II, 1 :

Tu sais *combien terrible* en ses soudains transports,  
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.

Ici l'adverbe paraît se rapporter plus directement à l'adjectif. Cette construction, quoique peu commune, ne nous paraît point irrégulière. A. L.

### COMMENT, COMME.

*Comment* s'emploie pour signifier de quelle sorte, de quelle manière : « *Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit.* » (Madame DE PUYSEUX.)

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— *Comment* l'aurais-je fait si je n'étais pas né?

(La Fontaine, fab. 10.)

*Comment* se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?

(Racine, *Phèdre*, acte IV, sc. 6.)

Il s'emploie encore par exclamation et pour marquer l'étonnement où l'on est de quelque chose, et alors il signifie *est-il possible?* « *Comment! vous voilà?* » (Académie.)

Il se dit aussi dans la signification de *pourquoi, d'où vient que?* « *Dites-moi comment il arrive, qu'étant si soigneux de l'estime des autres, on le soit si peu de sa propre estime.* » (MARMONTEL.)

On peut quelquefois se servir de *comme* dans l'acception qui est particulière à *comment*, c'est-à-dire, pour signifier *de quelle manière* : « *Je ne vous dirai pas comme la ville fut emportée d'assaut.* » — « *Voici comme l'affaire se passa.* » (Le Diction. de l'Académie.)

Un cœur né pour servir sait mal *comme* on commande.

(Corneille, *Pompée*, acte IV, sc. 2.)

« *Vous voyez comme les empires se succèdent les uns aux autres.* » (BOSSUET, *Discours sur l'Hist. universelle.*)

Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,

Le grand Léon dans Rome, armé d'un saint courage,

Nous ont assez appris *comme* on peut la dompter.

(Voltaire, *Tancredi*, acte I, sc. 1.)

Je ne sais point encor *comme* on manque de foi.

(Le même, *OEdipe*, acte III, sc. 2.)

(L'Académie. — Trévoux. — Wailly, page 389; — et Th. Corneille, sur la 297<sup>e</sup> Rem. de Vaugelas.)

Cependant on doit être très réservé sur cet emploi de *comme* au lieu de *comment*, parce que souvent cela ferait une équivoque; par exemple, quand on dit : *Voyez comment il travaille*, cela tombe sur la manière dont il travaille; et si l'on dit en raillant : « Voyez comme il travaille, » cela tombe sur la personne, et fait entendre que celui qui doit travailler ne travaille point, ou qu'il ne travaille pas comme il faut. (TRÉVOUX.)

Ensuite, *comme* au lieu de *comment* ne vaut rien dans le sens interrogatif; Malherbe cependant a dit : « Comme y ferez-vous? » — Et Corneille : « Albin, comme est-il mort? » mais aucun d'eux n'est à imiter. (WAILLY, page 381.)

Voyez aux Conjonctions les différentes significations de *comme*.

#### DAVANTAGE, PLUS.

*Davantage* était autrefois suivi de *que*; plusieurs bons auteurs, tels que Saint-Evremond, les deux Racine, Montesquieu, Pascal et d'Alembert l'ont employé avec cette conjonction; mais aujourd'hui c'est un adjectif et rien de plus; en faire usage autrement, c'est, comme dit Dangeau (page 230), faire un solécisme des plus barbares quoique des plus communs. (LEMARE, page 1057 de sa *Grammaire*, le croit aussi.)

Andry de Boisregard, Girard, Domergue, Demandre, Fabre et Lévizac ont émis une semblable opinion. Voici leurs motifs : *plus* est un mot comparatif après lequel vient naturellement un *que*, qui amène le second terme, ou le terme conséquent du rapport énoncé dans la phrase comparative; *davantage* est un adjectif après lequel on ne doit jamais mettre un *que* ni un *de*, parce que le second terme est énoncé auparavant.

On dira donc : « La langue paraît s'altérer tous les jours, mais le style se corrompt bien *davantage*. » (VOLTAIRE.) — « Il est attaché à la nature qu'à mesure que nous sommes heureux nous voulons l'être *davantage*. » (MONTESQUIEU, *Arsace et Isménie*.)

Dans les champs de l'honneur il nous faut du courage;

Mais je vois qu'en ces lieux il en faut *davantage*.

Tel marche à l'ennemi sans être épouventé

Qui n'ose dans les cours dire la vérité.

(M. Raynouard, *les Templiers*, acte I, sc. 5.)

Ainsi il y a une faute dans les passages suivants :

Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves;

Tu vas à qui te fait, et toujours te réserves

A souffrir en vivant *davantage* d'ennuis.

(Malherbe.)

« Il n'y a rien assurément qui chatouille *davantage* que les applaudissements; mais cet encens ne fait pas vivre. » (MOLIÈRE, le *Bourgeois gentilhomme*, acte I, sc. 1.)

L'Académie dit que *davantage* s'emploie toujours absolument : c'est aujourd'hui la règle généralement reconnue. Mais les auteurs de la *Grammaire nationale* font ici une chicane : « Presque tous les Grammairiens, disent-ils, possédés de la ridicule manie de prescrire sur tous les cas des règles absolues, ont répété, comme à l'envi, après Girault-Duvivier, que *davantage* ne devait jamais avoir un *de* ou un *que* à sa suite. » Et pour prouver que cette règle est fautive, ils citent les phrases suivantes : « Celui-ci me venge *davantage* des sottises d'autrui. » (Champfort.) — « On remarquera *davantage* qu'elle suppose, etc. » (Mirabeau.) Il est bien évident que la construction amène *me venge des sottises*, on remarquera *que*; le mot *davantage* reste donc isolé; les mots *de* ou *que* n'en dépendent nullement; et si le hasard les place à la suite, cela ne prouve rien contre la règle. Nous trouvons dans la même Grammaire une assertion plus erronée encore; on y prétend que « *davantage* peut être précédé de *en*, qui alors en est le vrai complément. » Et pour preuve, on rapporte les vers de M. Raynouard, cités plus haut. Mais c'est se tromper étrangement et faire un solécisme complet que d'analyser ainsi la phrase, *il faut davantage de courage*. Le vrai sens est sans contredit, *il faut du courage encore bien davantage*. Ainsi rien de tout cela ne contredit la règle. A. L.

C'est encore mal employer *davantage* que de l'employer pour *le plus*; ainsi au lieu de : « De toutes les fleurs d'un parterre la rose est celle qui me plaît *davantage*; » il faut dire : *est celle qui me plaît LE PLUS*.

(Wailly, page 262. — Fabre, page 260. — Sicard, page 260, t. II. — Lévizac, page 203, t. II. — Le *Dict. crit.* de Féraud, et M. Lemare, page 1058 de son *Cours de langue française*.)

— Il nous semble que cette dernière décision est bien rigoureuse; car enfin le mot *davantage*, désignant toujours un rapport de supériorité et un rapport absolu, signifie *plus que tel autre*, ou *plus que les autres*. L'Académie cite comme exemple cette phrase : « Cela me plaît *davantage*, » c'est-à-dire, cela me plaît *plus que tout le reste*, ou *le plus*. Or, dans la phrase critiquée, le rapport nous semble parfaitement établi, *de toutes les fleurs, la rose... me plaît davantage*, c'est-à-dire, *plus que toutes les autres*. Nous croyons cette façon de parler régulière, et nos bons écrivains l'ont quelquefois employée. A. L.

#### DESSUS, DESSOUS, DEDANS, DEHORS.

Nous avons parlé de ces quatre adjectifs au chapitre des prépositions, page 797.

## ENVIRON.

Cet adverbe signifie à *peu près*, *un peu plus*, *un peu moins*. — « Combien y a-t-il dans ce sac? Il y a *environ* trois cents francs; quatre cents francs ou *environ*. » (L'Académie.)

*Environ* de n'est pas français; on dit : « Il était *environ* deux heures, » et non pas *environ de deux heures*.

(Ménage, 269<sup>e</sup> chap. — Et Féraud, *Dict. crit.*)

Il y en a qui disent : « La perte a été d'*environ* cinq ou six cents hommes; » c'est dire deux fois la même chose. *Cinq* ou *six cents hommes* font un nombre incertain qui ne souffre pas qu'on y ajoute l'expression *environ*, marquant également quelque chose d'incertain. Pour s'exprimer correctement il faut dire : « La perte a été de *cinq* ou *six* cents hommes; » ou bien, « la perte a été d'*environ* six cents hommes; » ou encore, « d'*environ* cinq à six cents hommes, » et non pas, *d'environ cinq* ou *six cents hommes*. (Th. CORNEILLE, sur la 284<sup>e</sup> Remarque de *Vaugelas*.)

## GUÈRE.

*Guère* vient du latin *gerere*; d'où *agger*, tas, monceau. *Guère* réveille donc l'idée de *beaucoup*; mais comme cet adverbe ne s'emploie jamais sans être précédé de la négative, alors ainsi employé, il signifie *pas beaucoup*, *presque*, *presque point* : « Il n'y a *guère* de gens tout à fait désintéressés. » (L'Académie.) — « On ne trouve *guère* d'ingrats tant que l'on est en état de faire du bien. » (LA ROCHEFOUCAULD, *pensée* 313.) — « L'émulation et la jalousie ne se rencontrent *guère* que dans les personnes du même art, de même talent et de même condition. » (LA BRUYÈRE, II.)

(M. Lemare, page 1060 de son *Cours de langue française*.)

L'étymologie de cet adverbe nous paraît quelque peu hasardée, d'autant plus que le mot français, loin de signifier *beaucoup*, porte au contraire en lui-même le sens de *pas beaucoup*, et la négative est complétée par *ne*, comme pour les adverbess *nullement*, *aucunement*, *jamais*, *rien*. A. L.

Il ne faut jamais dire *de guère*. « Il ne s'en est *de guère* fallu » ne vaut rien; dites : « Il ne s'en est *guère* fallu; » excepté quand cet adverbe dénote une quantité comparée avec une autre; alors *le de* convient : ainsi si l'on mesure deux choses, et que l'une ne soit pas beaucoup plus grande que l'autre, on dit fort bien qu'*elle ne la passe de guère*.

(*Vaugelas*, 284<sup>e</sup> Rem. — Et Th. Corneille, sur cette Rem.)

L'Académie, dans son *Dictionnaire*, édition de 1798, ne paraît pas approuver entièrement cette opinion, puisqu'elle fait observer que l'on dit quelquefois familièrement : *Il ne s'en faut de guère*, pour dire, *il ne s'en faut guère*; cependant, s'il nous est permis d'énoncer notre sentiment après cette imposante autorité, nous ferons remarquer que l'Académie étant d'avis, au mot *beaucoup*, que l'on doit dire quand il s'agit simplement d'une différence sans comparaison : « Le cadet n'est pas si sage que l'ainé, *il s'en faut beaucoup*; » et que quand il s'agit d'exprimer que dans deux choses comparées entre elles la quantité n'y est pas, on doit dire : « Vous croyez m'avoir tout rendu, *il s'en faut de beaucoup*; » nous pensons, disons-nous, que par une conséquence de ce principe, on doit être autorisé à dire : « Il ne s'en faut *guère* qu'il ne soit aussi avancé que son frère; » et : « Il ne s'en faut *de guère* que ce vase ne soit plein. »

L'Académie, en 1835, semble adopter pleinement cette conclusion, puisqu'elle ne donne que ce dernier exemple pour l'expression *de guère*. En effet, le principe émis ici paraît extrêmement juste. Voyez ce qui a été dit au mot *beaucoup*, p. 836. A. L.

Les poètes écrivent *guère* ou *guères* selon le besoin de la mesure ou de la rime.

## ICI, LA.

*Ici* est le lieu même où est la personne qui parle. *Là* est un lieu différent : le premier marque et spécifie l'endroit, le second est plus vague; il a besoin pour être entendu d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main, ou encore d'avoir été déterminé auparavant dans le discours. On dit : *Venez ici*, *venez là*; l'un est près, l'autre est éloigné. (Les *Synon.* de Beauzée, et le *Dict. crit.* de Féraud.)

..... Ici-bas nous sommes pour souffrir.

(Florian, *le Tourtereau*.)

*Ici* signifie en ce lieu-ci : « Je voudrais qu'il fût *ici*. » — « *Ici* commence un tel traité. »

*Ici* très souvent est opposé à *là*, et il marque certains lieux que l'on désigne : « *Ici* il y a une forêt, *là* il y a une montagne. »

Voyez, page 838, ce que nous disons sur le mauvais emploi que l'on fait de l'adverbe *ici*.

## MÊME.

*Même* est adverbe quand il est employé dans la signification d'*aussi*, *plus*, *encore*.